«LE DIEU MORTEL» OU LA MORT DE DIEU, LE GUIDE INITIATIQUE DE L'APOSTASIE !

LE LIVRE ANATHÈME DE L'ABBÉ CELIER
par *LE CERCLE D'ATHÈNES*

http://www.virgo-maria.org/articles_HTML/2007/012_2007/VM-2007-12-01/VM-2007-12-01-A-00-Celier_Dieu_Mortel.htm

En 1907, Saint Pie X nous avait pourtant prévenus : «Ce qui exige surtout que Nous parlions sans délai, c'est que, les artisans d'erreurs, il n'y a pas à les chercher aujourd'hui parmi les ennemis déclarés. Ils se cachent et c'est un sujet d'appréhension et d'angoisse très vives, dans le sein même et au cœur de l'Eglise, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils le sont moins ouvertement». «Ces hommes peuvent s'étonner que Nous les rangions parmi les ennemis de l'Eglise» (*Pascendi Dominici Gregis*, *PDG*, sur les erreurs modernistes. Saint Pie X, AFS, 2, p. 8).

Aujourd'hui, ce qui exige que nous parlions sans délai, à nouveau, un siècle plus tard, c'est la publication par les Ed. Fideliter de la Fraternité Saint Pie X, d'un de ces «artisans d'erreurs», contre lesquels Saint Pie X avait lancé son encyclique, d'un de ces prêtres qui, sous couleur d'amour de l'Eglise, ici de la philosophie, sont «imprégnés jusqu'aux moelles d'un venin d'erreur puisés chez les adversaires de la foi catholique» (Idem *PDG*, 2, p. 8).

Ce qui exige de parler sans délai c'est l'impérieux devoir de démasquer «Le dieu mortel» de l'abbé Celier, dont le «venin d'erreur» dépasse en perfidie la tactique fort insidieuse (Idem *PDG*, 4, p. 9) des modernistes de 1907. C'est de devoir de montrer comment ce livre a été forgé pour pervertir le reliquat d'Eglise de la Fraternité, pour en extraire un petit groupe d'initiés, pour constituer un noyau sectaire à la dévotion du gourou Celier[1] et du projet infâme dont il n'est qu'un maillon.

Pour s'en convaincre, à la lecture de *Pascendi Domini Gregis* et de l'œuvre de Mgr Lefebvre, il suffira de suivre pas à pas le «Guide de lecture»[2] initiatique du livre de Grégoire Celier, ci-devant prêtre, destiné à pervertir son lecteur en huit jours.

On découvrira ainsi, avec effarement, comment, dans ce Guide initiatique, véritable «égout collecteur de toutes les hérésies», l'abbé Celier se fait Dieu, pour recréer l'initié nouveau du vieil homme catholique, en huit jours, à l'image de Dieu créant le monde en sept jours !

«Par delà le bien et le mal», le chemin de Damas inverse de l'abbé Celier fidèle à la «tactique des modernistes» qui est «de ne jamais exposer leur doctrine méthodiquement et dans leur ensemble, mais de les fragmenter en quelque sorte et de les éparpiller ça et là, ce qui prête à les faire juger ondoyants et indécis, quand leurs idées, au contraire, sont parfaitement arrêtées et consistantes» (*PDG*, Idem, 4. p.9), l'abbé Celier commence par brouiller les pistes en mettant en confiance par l'attrait d'un mystère émoustillant et en se dégageant malicieusement de toute responsabilité concernant l'écriture du livre qu'il signe (*DM,* p. 17).

Tout commence par la mise en exergue d'une citation de J. M. – c'est-à-dire Jim Morrison (James Douglas Morrison) pour les initiés – invitant le lecteur à «ce jeu qu'on appelle «devenir fou», petit jeu amusant où «il est impossible de perdre» et dont le secret est «Laissez-vous aller, nous passons de l'autre côté». » (*DM*, p. 7).

L'abbé Celier se garde bien de dire de quel «autre côté» il conduit sa séduction. Seul le connaisseur sachant ce que le code énigmatique J.M. cache au lecteur peut se faire une idée du «message» sulfureux de Jim Morrison ; de son image de rock-star provocante, de sa consommation «mystique» de psychotropes le rapprochant du chamanisme, avec sa pratique de la transe et des drogues hallucinogènes ; de sa création du groupe rock «The Doors» et de son sésame «Il y a le connu. Il y a l'inconnu. Et entre les deux, il y a la porte, et c'est ça que je veux». Il y a enfin autour d'étranges «métamorphoses de l'âme», «le passage du dieu-eye au dieu-I qui répond, chez Morrison, à l'annonce par Nietzsche[3] de la mort de Dieu, au paragraphe 125 du *Gai Savoir*» et, par principe, un «message dissimulé».

---

[1] Le but de cette suite attendue d'initiation est très clairement affichée en page 2 : «Merci d'envoyer vos critiques, remarques et compléments d'information à Grégoire CELIER Adresse : CFH, B.P. 337-16, etc.

[2] ***Le dieu mortel*, *DM***, Ed. Fideliter, 1994, p. 17 à 27.

[3] «Zarathoustra, dit-on, créa cette fatale erreur qu'est la morale ; par conséquent il doit aussi être le premier à reconnaître son erreur». ***Ecce homo : Comment on devient ce qu'on est*** est une autobiographie à la fois parodique et philosophique de Friedrich Nietzsche, son dernier ouvrage original, avant la période de démence finale à laquelle l'a conduit sa démarche. *Ecce Homo*, autobiographie parodique, peut également être analysé comme le lieu d'une subversion radicale du mode de subjectivation métaphysique. Nietzsche, dans ce texte, ne se présente plus en effet comme un «moi» personnel, substantiel et responsable. Il se vit au contraire comme un destin, un événement. Il n'est plus que l'affirmation irresponsable et impersonnelle d'un certain mode d'existence, symbolisé par la figure dionysiaque. Du seul fait de son titre, *Ecce Homo* est un concentré d'immoralisme, d'athéisme et de blasphème, en Socrate moderne, Nietzsche disant dit lui-même, "je ne suis pas un Homme, je suis de la dynamite". Nietzsche considéra, dit-on, cette œuvre comme le péristyle de sa philosophie, Le *Gai Savoir* et *Par-delà le bien et le mal* comme ses commentaires, l'un écrit avant le texte, l'autre l'expliquant d'une manière trop cultivée pour être accessible. Nietzsche présente lui-même ce livre comme un «5e évangile».
On dit que Zarathoustra (littéralement «celui à la lumière brillante») – en grec Zoroastre («astre d'or») – instaura le monothéisme, après s'être élevé contre le clergé. La doctrine de Zarathoustra affirme l'existence d'un dieu souverain, d'un ciel et d'un enfer, promet la venue d'un sauveur, la résurrection des morts et un jugement dernier. «Idées» communes aux dits trois grands monothéismes : le judaïsme, le christianisme et l'islam.

La mort de Dieu, nous y voilà. Enchaînant sur son Introduction, l'abbé Celier révèle alors au lecteur mis en confiance comment «il eut une illumination brutale, totale, absolue». En un instant, il entrevit que s'il existait quelque chose d'intéressant et de valable que l'on appelait «philosophie» cela devait nécessairement ressembler à un «beau et pur diamant» ; qu'il «était impossible que les philosophes se réduisent à cette eau tiède» (*DM*, p. 12) d'un banal cours de philosophie. «Il se disait à lui même ce qu'écrit Nietzsche dans *Par delà le bien et le mal* : «Existe-t-il aujourd'hui de pareils philosophes ?» (*DM*, p. 13)

«Plus tard, il se consacrera entièrement à la philosophie» (*DM*, p. 13). Et, c'est à la révélation de tels philosophes, véritables surhommes dénués de toute tiédeur et avides de passer de l'autre côté du miroir, par delà le bien et de mal, que va s'attacher l'abbé Celier dans son guide initiatique déicide du «Dieu mortel».

«Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement», dit le catéchisme. L'abbé Celier, lui, en toute logique, conclut son Introduction par un tout autre credo : «Ce livre est le fruit d'un grand amour. Si je pouvais transmettre quelque chose de l'éblouissement ressenti à dix-sept ans devant quelques phrases qui m'initièrent à la philosophie, etc.» (*DM*, p. 13).

Renégat : personne qui renie sa religion. Dès sa treizième page, c'est par ce credo introductif du «dieu mortel» que l'abbé Celier signe son reniement sacerdotal. Mais il reste à découvrir le procédé d'apostasie graduelle mis en œuvre par cet apostat, pour entraîner ses victimes à sa suite, dans ce livre pervers qui, dès les premières pages, tombe des mains de tout lecteur sain et préservé de ces démangeaisons démesurées de l'orgueil qui le rendraient vulnérable aux fables nietzschéennes du surhomme se battant les flancs au cri de «Dieu est mort ! Dieu est mort ! Et c'est nous qui l'avons tué !», cette citation la plus célèbre de Friedrich Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, la bible de l'abbé Celier.

LE MESSAGE DISSIMULÉ DU «GUIDE DE LECTURE»

Après une telle accroche nietzschéenne, en bon Tartuffe, notre séducteur doit désormais se mettre prestement à couvert.

Dans la *Remarque préalable* de son *Guide de lecture* il s'empresse de déclarer que «Pour éviter tout contresens, on se gardera d'identifier l'auteur à l'un des protagonistes du dialogue, ni même de leur réunion. S'il avait parlé lui-même, le rédacteur aurait sans doute dit les choses autrement» (*DM*, Remarque préalable, p. 17). Totalement confiant en son stratagème et dans la naïveté infinie des fils de lumière, il n'en signe pas moins sans vergogne son livre et invite les lecteurs, séduits et désireux d'avoir la suite du secret, à lui écrire : à lui, le non-rédacteur, qui vise à constituer avec ceux qui se sont laissés prendre dans son filet son noyau sectaire.

Après un tel mépris de l'«*est est non non*» du Christ de l'état d'*alter Christus*, l'aveu sans vergogne d'une telle duplicité, le *Guide de lecture* ne peut être qu'un procédé de double langage pour appâter le chaland par des mots à double sens, pièges à gogos, tels : «maîtres du soupçon», «vérité», «mourir pour des idées», «désertification mentale», «sens de l'homme», «noblesse oblige», «le bâton de l'aveugle», «les mots pour dire l'être», «lumière d'Athènes», «science sans conscience», «l'horizon du vrai», «la réalité virtuelle», «on récolte ce qu'on a semé», «la quête du réel», «la science des hommes libres», «le sens du mystère», «les yeux de la chouette», «la sagesse»…

La duplicité de ce *Guide de lecture* tient au fait qu'il annonce, en onze pages, une démonstration «magistrale» classique décomposée en «huit jours» ; alors que son exposé sera fait sur le mode d'un dialogue «initiatique» fait pour métamorphoser le lecteur, à son insu, en laissant en suspens la révélation du «message dissimulé» qu'on lui fait indéfiniment miroiter pour plus tard. Procédé de séduction qui permet de mener ainsi, graduellement, à sa perte le curieux orgueilleux.

C'est la dernière ligne du *Guide de lecture* qui indique la nouvelle Terre promise : «Xavier ne partira pas les mains vides. Georges lui révélera le secret de la sagesse, que les cœurs bien disposés peuvent seuls connaître et comprendre».

Bien entendu, la lecture du «Dieu mortel» ne livrera aucun secret au lecteur. Le secret ? c'est que le lecteur, accroché à l'hameçon, mis en appétit et déjà disposé insidieusement à l'apostasie du *credo*, devra appeler «Grégoire» et non pas «Georges» pour lui demander le secret de la prétendue sagesse promise aux cœurs bien disposés…

Vient alors le véritable travail du Guide initiatique de l'Apostasie moderniste, qui ne saurait être démasqué qu'à partir de la condamnation du modernisme de *Pascendi Dominici Gregis*, par Pie X, et de la condamnation de Vatican II, par Mgr Lefebvre.

Le fil d'Ariane du guide de la perversion spirituelle conduisant à l'apostasie, en huit jours de ténèbres, se décline comme suit dans «*Le dieu mortel*», pour conduire, degré par degré, à la mort de dieu et à son remplacement par son inverse.

PREMIER JOUR : FRUIT – LA CURIOSITÉ DE LA PHILOSOPHIE ATHÉE

Le premier grade initiatique du «*Dieu mortel*» de l'abbé Celier s'obtient à partir de la première question des fins dernières : «Que fais-je au monde ?»

Le but poursuivi par l'abbé apostat, lors de cette première journée, est de convaincre son lecteur que l'homme ne doit en aucun cas rechercher la réponse à cette question dans la religion, a fortiori dans l'enseignement du Christ, mais dans la seule philosophie.

Le gourou de l'initiation, Georges, c'est-à-dire le double philosophique de l'abbé Celier, jouant de l'émotion de la mort d'une femme – «Quel déchirement que cette mort !» – , insinue que la mort est affaire de philosophie et non de religion, comme nous l'a appris Montaigne : «philosopher, c'est apprendre à mourir» (*DM*, p. 36).

De l'au-delà chrétien, de l'éternité, de la résurrection, du sens de la mort, du salut, il n'en est nullement question dans «*Le dieu mortel*», de l'abbé Celier, où Dieu est délibérément mort. Ce que recommande l'abbé Celier à l'homme qui a perdu sa femme aimée, ce n'est pas de s'en rapprocher religieusement. Non, c'est de se «rendre digne d'elle» par la phi-

losophie : «Je veux devenir sage et savoir affronter la mort. Pour cela je dois régler ma vie selon la plus haute raison. (…) En d'autres termes, je m'adonne à la philosophie» (*DM*, p. 39-40).

L'abbé décline alors son vibrant plaidoyer pour la philosophie, seule capable de résoudre au «pourquoi» taraudant l'âme humaine : «Pourquoi suis-je sur terre ? D'où vient le monde ? Comment dois-je agir» (*DM,* p. 45).

Assurément «la philosophie est une réponse aux interrogations de l'homme» (*DM*, p. 46). Une ? Bien plus, elle «est la connaissance qui ne déçoit pas». «Celle qui précisément a pour objet les questions fondamentales». Celle qui «répond au désir de connaître inscrit dans l'homme. Elle ne le décevra pas, elle ne le rejettera pas vers une autre science pour mieux comprendre» (*DM*, p. 48). Ni a fortiori vers la religion !

D'entrée de jeu, l'abbé Celier pose donc que c'est la seule philosophie – à l'exclusion de la Religion – qui «est» une réponse à la question «Que fais-je au monde ?» comme à toutes les questions de l'homme, dont bien entendu en premier lieu celle de la mort,

La philosophie est donc l'alpha et l'omega permettant de conclure la première journée : «*Primum vivere, deinde philosophari*». Je vais donc me coucher» (*DM*, p. 50).

C'est ainsi que la curiosité, l'attrait de la nouveauté ayant caché au profane l'athéisme total de la démarche «philosophique» qu'on lui fait miroiter – excluant toute réalité religieuse de la «cause première» nécessaire à l'explication de la «cause dernière» – celui-ci a franchi à son insu le premier grade initiatique du «Dieu mortel», obtenu à partir de la première question des fins dernières : «Que fais-je au monde ?»

Or, ce piège de la curiosité, fil d'Ariane à la racine de la perversion de l'esprit du modernisme, est justement dénoncée par Pie X, comme sa première cause (*PDG*, Curiosité et orgueil, p. 50 à 51).

Conclusion : dans cette première journée de ténèbres, l'abbé Celier, devant le tableau de la mort, détourne ignominieusement son lecteur de sa finalité chrétienne, pour le livrer aux mirages sans espoir de la philosophie athée présentée comme l'alpha et l'omega.

DEUXIEME JOUR : FRUIT – L'ORGUEIL DE L'HUMANISME

Le deuxième grade initiatique du «Dieu mortel» de l'abbé Celier s'obtient à partir de la deuxième question : «A quoi sert la philosophie ?»

Dans cette deuxième journée appelée explicitement «Nuit privée d'étoiles» – c'est à dire de lumières célestes, ce qui est le fruit de la première journée – le but initiatique poursuivi par l'auteur est de faire rentrer son lecteur dans son moule «philosophique» : l'orgueil du surhomme, le philosophe étant le seul homme «total».

Pour exalter l'orgueil et la combativité de son lecteur, l'abbé Celier commence à lui peindre la «Misère de la philosophie» (*DM*, p. 54) en butte à ses ennemis, au premier rang desquels se trouvent «Les maîtres du soupçon» : ces «adversaires» de la philosophie qui «se cachent en son sein. Ils affirment que la prétention de philosopher dissimule un autre projet que celui de la pensée pure. Pour eux un train peut en cacher un autre» (*DM*, p. 54). Il endort ainsi tout esprit critique chez ses victimes, sans bien entendu répondre à la question du train (de la sagesse antique) qui en cache un autre (notamment celui des nouveaux Fils de la Lumière). Puis il dénonce une deuxième cause de déconsidération : celle de la banalisation du «dernier salon où l'on cause» alors que «la» philosophie n'est pas «le jouet des esprits superficiels» (DM, p. 61) mais la chose d'une élite.

«Dans la nuit privée d'étoiles» du deuxième jour de ténèbres, l'abbé Celier dénonce le «Ramollissement cérébral» et le «Crépuscule de la civilisation» (*DM*, p. 62 à 70 et 70 à 86) pour marteler que la seule issue, en face, c'est : «la philosophie [qui] n'est pas au commencement de la connaissance, mais à la fin. Elle n'est pas à la racine de la raison, mais aux fleurs et aux fruits. Elle n'est pas une fondation de la pensée, mais son couronnement» (*DM*, p. p. 74, souligné par la rédaction en relation avec «*Ils l'ont découronné*»).

Pour vaincre la «nouvelle barbarie», l'abbé Celier invite l'initié au «génie» et, à la lecture de Zarathoustra, à préserver «l'homme véritable», «l'homme vertical», «le surhomme» nécessaire puisque : «Nous vivons la fin d'un monde et c'est la dernière bataille pour que l'homme reste un animal raisonnable» *DM,* p. 86).

«Dans le ciel où rien ne luit» (*DM*, p. 88), le surhomme nietzschéen est donc le seul capable de venir à bout de la dernière bataille. «La philosophie s'adresse à l'homme total» (*DM*, p. 73).

C'est ainsi que l'orgueil a fait franchir au lecteur le deuxième degré initiatique du «Dieu mortel» à partir de la question : «A quoi sert la philosophie ?» A faire l'homme idéal : total et athée, ce qui est déjà acquis.

«Que fais-je au monde ? ».

Or, ce deuxième piège de l'orgueil, à la racine de la «perversion de l'esprit» du modernisme, a justement été dénoncé par Pie X, comme sa deuxième cause (*PDG,* Curiosité et orgueil, p. 50 à 51).

Conclusion : dans ce deuxième jour de ténèbres, l'abbé Celier, tournant le dos à l'homme nouveau des Evangiles, a insufflé dans l'âme de son initié l'orgueil humaniste du surhomme qui ne demandera qu'à s'enfler démesurément au fil de son initiation.

TROISIEME JOUR : FRUIT – LE «*SICUT DEUS*» DE L'HOMME DIVINISÉ

Le troisième degré initiatique du «Dieu mortel» de l'abbé Celier s'obtient à partir de la troisième question : «Quel est le destin de l'homme, son sens ?»

Dans cette troisième journée appelée explicitement «Bien faire l'homme» le but initiatique poursuivi est de faire croire que «Le destin de l'homme consiste pour lui à accomplir sa tâche d'homme, tâche qui n'est rien d'autre que la plus haute et la plus humaine des activités de l'homme (…), c'est-à-dire l'activité de la raison» (*DM*, p. 95).

Pour l'abbé Celier, «Le sens de l'homme», son «programme» (*DM*, p. 102), c'est d'assurer le «règne de la raison» (*DM*, p. 96), seul capable de lui apporter «la connaissance de la réalité» (*DM*, p. 97). Mais il ne faudrait pas croire que

cette «quête du savoir» (*DM*, p. 98) est gratuite. «La vraie récompense est la joie d'admirer» ; «C'est pourquoi la connaissance vraie est souverainement désirable, c'est un savoir de liberté qui apparente l'homme à la divinité» (*DM*, p. 98). «Savoir de liberté (…)». «Il ne s'agit pas de «faire» quelque chose, il s'agit de devenir soi-même».

Devenir soi même en se déifiant, tel est donc le sens de l'homme initié. Mais, on ne devient pas *Sicut deus*, du jour au lendemain. Sous couvert du titre «L'intelligence en péril de mort» (*DM*, p. 113) de Marcel De Corte (dont le nom n'est pas cité) l'abbé Celier propose alors une «Désintoxication psychique» (*DM*, p. 119) placé malicieusement sous le patronage de Bernanos et rappelant très à propos la phrase de Mirabeau : «L'homme est comme le lapin, il s'attrape par les oreilles». L'abbé sait de quoi il parle.

Après avoir égaré son lecteur, notre abbé souffle à nouveau à l'oreille de l'orgueil la récompense promise à l'initié. Au titre «Noblesse oblige», il en revient à Zarathoustra qui «dit : «Je vous enseigne le surhomme» (*DM*, p. 133). Mais l'homme peut-il vraiment se dépasser lui-même ?»

A cette question, l'abbé Celier apporte une claire réponse à l'initié désireux de savoir comment il faut «Bien faire l'homme». «Contempler la vérité est difficile mais reste pourtant nécessaire», affirme-t-il. Mais «Vivre par l'esprit, c'est le sommet de notre vie, ce qui lui donne sens et valeur». Il nous faut donc suivre l'exemple des «Anciens» qui «avaient bien compris la noblesse de l'intelligence et cette nature sublime de la pensée. «L'homme est né pour deux choses : pour penser et pour agir, en dieu mortel qu'il est» dit Aristote» (*DM*, p. 134).

Il est à peine besoin de souligner le fait que le «*Sicut deus*» compréhensible de la part d'Aristote, quatre siècles avant la venue du Christ, est pure malice dans la bouche d'un porte-parole de la Fraternité Saint Pie X.

C'est ainsi qu'après avoir chassé Dieu de l'horizon humain, pour plonger l'initié dans l'athéisme d'une nuit privée d'étoiles, l'abbé Celier conclut l'initiation de ce troisième jour de ténèbres, répondant à la troisième question : «Quel est le destin de l'homme, son sens ?», page 134, en déifiant l'homme déclaré «dieu mortel» en titre.

Or, cette invitation, littéralement luciférienne, d'un prêtre à considérer que le destin de l'homme, son sens, est de se considérer *Sicut deus*, dépasse tout ce qui avait été imaginer par Saint Pie X qui avait seulement prévu pour étape suivante du modernisme le simple athéisme ! En ces termes prophétiques : - «Voilà qui suffit, et surabondamment, pour montrer par combien de routes le modernisme conduit à l'anéantissement de toute religion. Le premier pas fut fait par le protestantisme, le second est fait par le modernisme, le prochain précipitera dans l'athéisme» (*PDG*, p. 50)

Mais ici, le Guide de l'Apostasie de l'abbé Celier, commençant par l'athéisme, on en est manifestement à une quatrième étape dont l'initiation doit nous révéler l'ultime perversion, «par delà le bien et le mal», de l'arbre de la «science» du bien et du mal : de la «sagesse».

Conclusion : dans ce troisième jour de ténèbres, répondant à la question «Quel est le destin de l'homme, son sens ?», l'abbé Celier, poursuivant son humanisme du surhomme, engage désormais son initié à viser ce «savoir de liberté qui apparente l'homme à la divinité», à la quatrième voie luciférienne du «*Sicut deus*».

QUATRIEME JOUR : FRUIT – LE NATURALISME ET L'AGNOSTICISME DE SOCRATE

Le quatrième grade initiatique du «Dieu mortel» de l'abbé Celier s'obtient, autour d'un verre d'alcool dionysiaque, d'un cigare et «d'honnêtes plaisirs» (*DM*, p. 134), à partir de la question, résultant du fait que jusqu'à présent « nous n'avons pas réellement abordé la philosophie : «Vers qui devons-nous nous tourner pour découvrir cette sagesse ?» (*DM*, p. 138)

Vers «qui» ? Là est toute la question ? Dans cette quatrième journée, appelée «La métaphysique naturelle de l'esprit» le but de l'abbé est de donner un maître voilé à l'initié, censé libre, «vers lequel il devra se tourner», désormais, pour rentrer dans le moule sectaire.

Le moment est critique. Jusqu'à présent, le séducteur n'était qu'insinuant. Il avançait à pas comptés sous l'étendard de la liberté. Montrer trop tôt qu'il s'agit d'embrigader aurait tout gâché. Il s'agit donc d'être prudent. Sous couvert du dialogue et d'une fausse érudition étalée sur 46 pages, l'abbé Celier va introniser son messie de la philosophie, porteur du Nouvel Evangile et destiné à remplacer le Christ.

Comme, le séducteur s'avance masqué, il s'agit de détecter le nouveau maître assigné à l'initié, dans le flot des personnages cités dans le plus grand désordre apparent : Héraclite, Parménide, Démocrite, les sophistes, Gorgias, Socrate, Aristophane, Cicéron, saint Thomas, Aristote, Benda, Husserl, Zénon, Bonald, Leibniz, le «divin Platon, comme on l'appelait autrefois», Descartes, Kant, saint Augustin, Sully Prudhomme, Le Corbusier, Spinoza, Thomas Cajetan, Gustave Flaubert, Léon Bloy, Epictète, Napoléon et Alexandre.

C'est dans «Le testament de Socrate» (*DM*, p. 138) qu'apparaît le «maître», présenté sous l'appellation rassurante d'«Un médecin pour les âmes». C'est de lui que serait «venu le salut» (*DM*, p. 139) alors que, selon l'abbé Celier «un danger mortel menaçait la pensée, celui de sombrer définitivement dans ces jeux d'esprit où une grande subtilité de forme s'allie à une déraison évidente». «C'est Socrate qui fut le médecin des intelligences». C'est lui qui entreprit de «remettre l'homme sur le chemin de la vérité». Et, dans «L'héritage rationnel», on rappelle à l'initié, rationalisme athée oblige, que «La philosophie est la science de tout ce qui existe, par les causes les plus hautes, à la lumière de la raison» (*DM*, p. 148).

Le moment délicat, pour l'abbé de la Fraternité Saint Pie X, est maintenant de faire passer à la trappe saint Thomas, aux yeux d'un lecteur à peine initié et encore attaché à l'aura de Saint Thomas et qui est désigné par *Pascendi Dominici Gregis* comme le maître des études (*PDG*, p. 56) philosophiques, par excellence. Il faut donc le citer de telle sorte que l'initié ne l'aura même pas vu disparaître.

L'abbé commence donc par lui faire dire que «L'étude de la philosophie n'a pas pour but de savoir ce que les hommes ont pensé, mais quelle est la vérité». «Quel retournement !» (DM, p. 154). Puis l'abbé Celier dit qu'à Socrate ou Aristote, s'opposent des modernes. Il revient à saint Thomas présenté comme «particulièrement estimé». Mais c'est pour ajouter que ce n'est pas l'auteur isolé qui l'intéresse, que «Saint Thomas s'enracine dans Socrate, dans Platon, dans Aristote»

(*DM*, p. 161). «Un seul individu, même de génie, notait saint Thomas avec réalisme, ne peut apporter à la philosophie qu'une contribution minime, en face de l'immensité de la vérité. Seule une œuvre collective, réalisée au cours du temps, peut élever l'édifice de la pensée humaine» (*DM*, p. 162). Après une dernière citation homicide : «Comment, disait Sully Prud'homme en contemplant la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin et l'Evangile, quelque chose d'aussi compliqué a-t-il pu sortir de quelque chose d'aussi simple ? Et l'on se prend à rêver d'une vérité facile qui serait, comme le bon sens de Descartes, «la chose du monde la mieux partagée» (*DM*, 164).

On appréciera la perversité et le savoir faire du séducteur, pour prendre l'initié «par les oreilles» et lui faire gober que saint Thomas d'Aquin est à bannir pour laisser seul en place Socrate maître du terrain de l'initiation.

L'abbé Celier appelant alors *Philosophia perennis*, philosophie classique, la philosophie athée des initiés dont devait nécessairement être exclus saint Thomas d'Aquin, les Evangiles et le Christ.

Il reste alors Socrate, la *Philosophia perennis* initiatique et la «raison naturelle» (*DM*, p. 173), «la vraie philosophie [étant] l'œuvre parfaite de la raison» (*DM*, p. 170). Ce que, selon l'abbé Celier, «Bergson a résumé dans une belle formule, sur laquelle nous finirons notre entretien de ce soir, ce qu'est cette philosophie classique, cette sagesse issue du sens commun : Si on élimine de la philosophie grecque – celle de Platon et d'Aristote – ce qui est venu de la poésie et de la religion, si l'on fait abstraction des matériaux friables qui entrent dans la construction de cet immense édifice, une charpente demeure, qui dessine les grandes lignes de la métaphysique naturelle de l'esprit humain» (*DM*, p. 180).

C'est ainsi qu'après avoir chassé Dieu de l'horizon humain, pour plonger l'initié dans l'athéisme d'une nuit privée d'étoiles ; après l'avoir poussé à viser ce «savoir de liberté qui apparente l'homme à la divinité» et l'engage dans la voie luciférienne du «*Sicut deus*» ; en concluant l'initiation de ce quatrième jour de ténèbres, répondant à la question «Vers qui devons-nous nous tourner pour découvrir cette sagesse ?» l'abbé Celier assigne pour maître aux victimes de sa séduction Socrate et une dite «métaphysique naturelle de l'esprit humain» excluant toute référence au thomisme et à la vérité religieuse : à l'être par excellence qu'est Dieu.

Or, pour ne s'en tenir qu'à ce quatrième jour, c'est cette démarche moderniste, naturaliste et agnostique – d'une prétendue «métaphysique naturelle de l'esprit» et d'une raison bornée à tel point que Dieu ne serait pas objet direct de science – qu'a explicitement condamné l'encyclique *Pascendi Dominici Gregis* ; sous le titre I. LE «PHILOSOPHE» MODERNISTE qui commence l'analyse des doctrines modernistes. En ces termes : - «Et pour commencer par le philosophe, les modernistes posent comme base de leur philosophie religieuse la doctrine appelée communément agnosticisme. La raison humaine, enfermée rigoureusement dans le cercle des phénomènes, c'est-à-dire des choses qui apparaissent, n'a ni la faculté ni le droit d'en franchir les limites ; elle n'est donc pas capable de s'élever jusqu'à Dieu, non pas même pour en connaître, par le moyen des créatures, l'existence : telle est cette doctrine. D'où ils infèrent deux choses : que Dieu n'est pas objet direct de science ; que Dieu n'est pas un personnage historique» (*PDG*, p. 10).

Dieu étant objet direct de science, agnosticisme et naturalisme sont condamnés sans appel : - «Si quelqu'un dit que la lumière naturelle de l'humaine raison est incapable de faire connaître avec certitude, par le moyen des choses créées le seul et vrai Dieu, notre Créateur et Maître, qu'il soit anathème» (*PDG*, p. 10).

Saint Pie X, constate, d'ailleurs que «Cette doctrine pernicieuse de l'agnosticisme» est ainsi faite que «toute issue fermée vers Dieu du côté de l'intelligence, ils se font fort d'en ouvrir une autre» (*PDG*, p. 48) propice à leur fins.

Quant à l'élimination malicieuse de Saint Thomas d'Aquin par l'abbé Celier, sous prétexte qu'il serait trop «compliqué», elle est, bien entendue, condamnée par l'encyclique qui fulmine : «Et quand Nous prescrivons la philosophie scholastique, ce que Nous entendons surtout par là – ceci est capital – c'est la philosophie que nous a léguée le Docteur angélique» PDG, p. 56). En fait, si l'abbé Celier élimine Saint Thomas, c'est parce qu'il est chrétien….

Enfin, lorsque l'abbé Celier prétend que «le salut» est venu de Socrate, médecin des âmes délivrant du danger mortel menaçant la pensée, il est patent qu'il a perdu toute conscience de son sacerdoce, du message substantiel du Christ : «Je suis la voie, la vérité, le salut», et qu'il cache le véritable motif de la condamnation de Socrate comme athée pervertissant la jeunesse. Ce que fait justement l'abbé.

Conclusion : dans ce quatrième jour de ténèbres, l'abbé Celier – répondant à la question : «Vers qui devons-nous nous tourner pour découvrir cette sagesse ?» (*DM*, p. 138) – enferme l'intelligence de l'initié dans la prison du naturalisme et de l'agnosticisme, en lui donnant pour maître Socrate, athée corrupteur de la jeunesse d'Athènes, à la place du Christ.

CINQUIEME JOUR : FRUIT – LE LIBÉRALISME SOUVERAIN

Le cinquième grade initiatique du «Dieu mortel» de l'abbé Celier s'obtient, autour d'une «splendide bibliothèque» à «faire pâlir d'envie» (*DM*, p. 184), à partir de la question, résultant du constat que la science domine alors que la philosophie fait figure d'accusée : «Quelle est la science souveraine ?» (*DM*, p. 213)

Dans sa cinquième journée, intitulée «Science sans conscience», ce qui est le cas puisque Dieu en est exclu, l'abbé va donner une orientation libertaire prométhéenne (*DM*, p. 206) – c'est-à-dire luciférienne – à la science philosophique présentée comme la Science.

Le moment est à nouveau critique car nul ne pense actuellement que la philosophie est une science, encore moins la science souveraine. Pour en convaincre le lecteur, comme précédemment, il faudra sous couvert du dialogue tous les artifices d'une fausse érudition, étalée sur 40 pages. Il faudra aussi mettre en mouvement la curiosité et l'orgueil d'un au-delà !

Dans un premier temps, l'abbé Celier s'attache à traiter comme quantité scientifiquement négligeable la religion – noyée dans la masse – au motif qu'elle ne serait pas vérifiable : «La première qualité de la science est précisément d'être vérifiable» ; or «Les autres connaissances ou perceptions, comme la religion, l'art, la morale, la conscience, l'amour, ne sont pas vérifiables. Elles relèvent plutôt d'une subjectivité incommunicable, de choix personnels» (*DM*, p. 187).

Dans un deuxième temps, il humilie la science en disant que «sans la philosophie, la science ignore sa propre valeur» (*DM*, p. 190). « L'histoire scientifique des derniers siècles ressemble à un cimetière de théories mortes, qui furent prises pour des vérités en leur temps et que l'étudiant d'aujourd'hui redécouvre avec un sourire». «Que peut être une vérité qui change avec le temps ?» (*DM*, p. 196 et 197).

Dans un troisième temps, ignorant totalement qu'il y a autant de philosophies que de philosophes, par un beau sophisme, il va affirmer que «la plupart des théories philosophiques ont déjà deux millénaires d'existence» et que «la philosophie est vraiment certaine» (*DM*, p. 211). Ne s'en tenant pas là, l'abbé apostat décrètera que «la philosophie est la science souveraine de l'ordre humain» (*DM*, p. 213) ; que «quand la philosophie n'exerce plus sa primauté de science directrice, ordonnatrice, l'intelligence humaine tombe dans un état de désordre et d'anarchie» (DM, p. 215) ; que «la philosophie est suprême et universelle» ; et, pour aller encore plus loin, que, selon Pythagore, «la sagesse véritable appartient aux Dieux» (DM, p. 218 et 219).

La philosophie est donc bien la science des sciences, «*Sicut deus*».

Mais, il reste à donner l'orientation voilée à cette science, à son projet prométhéen voilé. C'est ce que fait l'abbé Celier sous le titre «La science des hommes libres» (*DM*, p. 216). Il y affirme très clairement que la philosophie étant indépendante des autres sciences – et donc de la religion – «elle est la science libre et, ajoutons-nous, la science des hommes libres». Celle qui «se situe toujours au delà d'elle-même, comprenant que tout progrès qu'elle fait est seulement un appel à d'autres progrès mais jamais un aboutissement».

Or, de même que *Pascendi Dominici Gregis* a condamné comme moderniste l'affirmation selon laquelle «Dieu n'est pas objet direct de science», de même, cette encyclique condamne cette prétendue science libre des hommes libres prétendant se fixer lui-même « en toute liberté » ce qu'est le vrai et le bien, dans un progrès continu. En ces termes : - «Si quelqu'un dit que l'homme ne peut être élevé à une connaissance et à une perfection qui surpassent la nature, mais qu'il peut et qu'il doit, par un progrès continu, parvenir enfin de lui-même à la possession de tout vrai et de tout bien, qu'il soit anathème» (*PDG*, p. 15).

Sur la prétendue souveraineté de la philosophie, la condamnation de *Pascendi Dominici Gregis* est sans appel : - Car nul n'ignore que, parmi cette grande multitude de sciences, et si diverses, qui s'offrent à l'esprit avide de vérité, la première place revient de droit à la théologie, tellement que c'était une maxime de l'antique sagesse que le devoir des autres sciences, comme des arts, est de lui être assujetties et soumises à la manière des servantes» (*PDG*, p. 57. Léo XIII, litt. *Ap. In magna*, 10 Déc. 1889).

Peser les mots de cette condamnation du modernisme, affirmant que l'antique sagesse plaçait la théologie au dessus de toutes les autres sciences comme ses simples servantes, c'est mesurer à la fois le mensonge et la perversité de la prétendue «invitation à la philosophie» et à la sagesse de l'abbé Celier.

En outre, la prétention totalitaire à une philosophie souveraine, libertaire, indépendante de la religion, et à laquelle tout devrait être soumis comme à un juge (*DM*, p. 213) suprême, est condamnée par Pie IX, dans le *Syllabus*, et par Mgr Lefebvre dans «Ils l'ont découronné condamné» (p. 213) rappelant que tout catholique et a fortiori tout prêtre doivent «tout soumettre à Jésus-Christ, tout restaurer, tout récapituler dans le Christ», comme dit saint Paul (Eph. I. 20).

A l'évidence, la «liberté» promise à l'initié n'est pas celle de la délivrance du Christ – «La vérité vous délivrera» – mais son inverse.

Conclusion : dans ce cinquième jour de ténèbres, répondant à la question «Quelle est la science souveraine ?» (*DM*, p. 213), l'abbé Celier, trahissant l'antique sagesse, découronne la théologie pour décréter la philosophie souveraine. Après avoir plongé son initié dans l'athéisme, il oriente son orgueil vers le libéralisme despotique d'une philosophie livrée à elle-même et donc révoltée.

SIXIEME JOUR : Fruit – la promesse d'une contre-Révélation

Le sixième grade initiatique du « Dieu mortel » de l'abbé Celier s'obtient, dans une ambiance musicale à l'écoute de *La Ténébreuse* de Couperin, à partir de la question : «Comment sortir du mirage pour vivre de la réalité ?» (*DM*, p. 253).

Dans sa sixième journée, intitulée «Retour au réel», notre abbé, après avoir insufflé dans l'esprit de son initié l'esprit de liberté prométhéenne, va l'enfermer dans une logique de prisonnier et le convaincre de l'existence de la prison dont il doit se libérer.

Pour y parvenir, l'abbé Celier commence par charger l'esprit de son lecteur de tous les poncifs analogiques de la prison : «l'homme dans la caverne», «les paradis artificiels», «la société du spectacle», «la prison de l'esprit», de «l'idéalisme», «De l'autre côté du miroir», «Retour à la terre» (*DM*, p. 224, 225, 230, 235, 236).

Mais sortir de la prison, annonce-t-il, ne sera pas chose aisé. Il faudra procéder «Comme un dormeur qui s'éveille». «Comme le disait Socrate, la sortie de la caverne vers la lumière, vers la vie sera douloureuse, tant je me suis habitué à ma condition d'esclave» (*DM*, p. 243) et «Il n'est pas plus facile à nous-mêmes qu'au papillon de rejoindre le réel», «pour passer de l'autre côté du miroir, pour faire retour au réel» (*DM*, p. 254).

Dans l'initiation du Dieu mortel, à l'image de la caverne et des idées de Platon, l'inversion de la réalité est totale. Ce à quoi l'abbé Celier invite son initié, c'est à l'attente de la Révélation de la véritable réalité qui lui a été cachée, jusque là. Mais une Révélation à l'inverse de celle du Christianisme et donc d'une Contre-Révélation. Et l'abbé Celier en vient à évoquer la nécessité d'une «rude conversion. Pourtant, c'est la seule voie d'une renaissance personnelle, d'une résurrection» (*DM*, p. 243).

Et la sixième journée de ténèbres se termine par une parodie de la révélation évangélique : «Il faut vouloir sortir de l'illusion, déchirer le voile [du Temple]» ; «C'est la condition essentielle d'un retour au réel et donc d'une possibilité de découvrir la sagesse».

Prison des fausses apparences, attente d'une contre-Révélation, conversion, résurrection, voile qui se déchire (DM, p. 253) : tel est l'enchaînement de ce sixième jour de ténèbres reprenant le cycle chrétien pour en inverser le sens dans un mouvement de révolte textuellement luciférien.

Or, l'encyclique *Pascendi Dominici Gregis*, de condamnation du modernisme, n'avait pas prévu ce quatrième temps de divinisation de l'homme «*Sicut deus*», tel qu'il s'est révélé au troisième jour de ténèbres.

Conclusion : dans ce sixième jour de ténèbres, répondant à la question «Comment sortir du mirage pour vivre de la réalité ? », l'abbé Celier, poursuivant son travail de purge de toutes les croyances – les illusions – chrétiennes de son initié, le met dans l'attente des lumières d'une contre-Révélation – à proprement parler luciférienne – appelée à le tirer de sa prison.

SEPTIEME JOUR : Fruit – l'illuminisme

Le septième grade initiatique du «Dieu mortel» de l'abbé Celier s'obtient, à la suite d'une partie de tennis et d'un bon thé, à partir de la question : «De quoi parle vraiment la philosophie ?» (*DM*, p. 259).

Dans sa septième journée, intitulée «Ce qu'est le mystère à l'intelligence», notre abbé, après avoir trompé son initié sur la place souveraine de la théologie, dans l'antique sagesse, après l'avoir mis dans l'attente des lumières d'une contre-Révélation qui ne dit pas son nom, va le faire rentrer dans la voie du «Mystère» auquel doit conduire la contre-Révélation promise lorsque le voile se déchire.

L'abbé Celier va poursuivre son initiation analogique du «*Sicut deus*» pour faire insensiblement passer son initié du camp des fils de Lumière à celui des fils de la Lumière, c'est-à-dire de ténèbres. Et la première analogie qu'il prend, dans «Les portes de la perceptions» – «The doors» de Jim Morrison ! –, est celle du feu de la connaissance. Le chien, dit-il, «sans cesser d'être un chien» «voit le feu, c'est-à-dire possède en lui-même le feu, selon un mode mystérieux qui s'appelle la connaissance» (*DM*, p. p. 260).

L'analogie de la lumière se poursuit lorsque l'abbé Celier dit que l'homme «ne connaît les réalités non matérielles, comme par exemple son esprit ou Dieu, que négativement et relativement dans le miroir des choses sensibles».

Ainsi, subrepticement, malicieusement, par cette révélation «naïve» du miroir et de la lumière, l'abbé fait passer à la trappe la Révélation chrétienne, à l'insu de son lecteur.

Dieu est donc un «concept» et celui pour lequel ce concept serait tabou ne serait pas digne du nom de philosophe. Redoutable aveu blasphématoire d'un prêtre puisque Dieu est tout sauf un concept. Ce prêtre précisant d'une manière provocante : «Et je répète qu'on ne peut confondre un gâteau, une femme et Dieu» (*DM*, p. p. 266).

S'approchant du «Mystère de l'intelligence», objet du jour, l'abbé affirme alors de «l'Etre infini» et du «monde divin» : par l'analogie «je peux y pénétrer en partie» (*DM*, p. 270). Sicut deus !

Ce qui conduit à l'aveu de taille : «La clé de la philosophie est donc une compréhension vraie et profonde de l'analogie». La sagesse du «Dieu mortel» serait-elle le fruit d'une analogie, ou plutôt le fait de se vouloir l'analogue de Dieu ?

L'initiation du Mystère à l'intelligence conduit à s'élever par l'abstraction jusqu'à atteindre «l'Etre suprême» (DM, p. 273).

Mais «Comment Dieu peut-il être à la fois vivant et absolument immuable ?» juste et libre, intelligent et indépendant du monde, Bien infini et coexister avec le mal ? Toutes les analyses de ces questions sont insatisfaisantes et de telles difficultés, «au lieu de nous amener à plus de clarté, semble nous conduire à une obscurité plus épaisse que notre première ignorance». Ce qui conduit à l'appeler la «docte ignorance» et à qualifier «la lumière divine de grande ténèbre» (*DM* p. 276).

L'analogie de la lumière et de l'illumination conduit l'initié à cette conclusion «lumineuse» : - «La philosophie, illuminée par la lumière toujours plus vive et plus haute de l'être analogue, semble marcher dans une obscurité grandissante». L'être analogie suprême, c'est-à-dire le «*Sicut deus*».

Comment ne pas comprendre le terme ultime de l'initiation lorsque Georges, c'est-à-dire Grégoire, insinue avec de plus en plus d'insistance : «Cette entrée progressive dans l'obscurité supérieure est en même temps l'accès à un être plus riche, plus élevé» ? (*DM*, p. 278) Qu'il révèle que la philosophie «découvre donc la réalité inépuisable de cet être et la part d'obscurité qu'il recèle nécessairement. L'union de cette lumière de la connaissance et de cette obscurité s'appelle le «mystère».

Dans «Le clair obscur», placé sous l'égide de la chouette qui «voit pourtant la nuit grâce à cette obscure clarté qui tombe des étoiles» dont parle le poète, l'abbé Celier fait l'apologie de cette obscurité qui «loin d'exclure la certitude, s'unit à elle». (*DM*, p. 281). «Une des choses qui frappent le plus dans l'étude des grands problèmes philosophiques, c'est l'union d'une lumière parfois éclatante et d'une profonde obscurité» (*DM*, p. 282).

Que ce langage de séduction, d'insinuations et de promesses voilées, tout en se prévalant au détour d'une phrase de «la lumière de la vérité» est loin de celui des évangiles ! Quand l'abbé Celier joue prétentieusement des «oppositions» (*DM*, p. 283), qu'il est plat et aux antipodes des Béatitudes et du Mystère Chrétien !

Enfin, l'abbé Celier conduit au terme de son illumination en rassemblant l'objet «simple» de la philosophie dans une formule dont le terme est toujours voilé : «sensation et intelligence, être divers et proportionnellement semblable, univoque et analogue, lumière et obscurité, mystère et certitude…»

L'abbé Celier a promis de l'obscurité et, plus il s'approche du «secret», plus il imposera à son initié une obéissance aveugle : «Pour goûter la sagesse, il faut accepter d'entrer dans le mystère, c'est-à-dire de chercher, en quelque sorte, à voir l'invisible. Ce qui demande beaucoup d'effort et de persévérance». Mais la récompense promise est à la hauteur puisqu'il ne s'agit de rien de moins que d'«atteindre l'être voilé sous le sensible. Mais que le Principe du monde [qui] se révèle à nous sans mélange ni intermédiaire» et «cela ne dépend que de notre libre volonté» ! (*DM*, p. 285)

Lorsque l'abbé fait mine de concéder une place à la religion en disant que «C'est de la religion, non de la philosophie, que l'homme pourrait recevoir cette révélation [du Principe du monde et non de Dieu ou du Christ]» (*DM*, p. 285), c'est pour affirmer aussitôt qu'il faut rechercher une «révélation supérieure» : une «sagesse plus haute». Principe ou Prince de ce monde ? Au point où en est conduit désormais l'initié, par l'abbé, le doute est-il encore possible ?

Au terme de la septième journée d'illuminisme au «Mystère à l'intelligence», objet de la «révélation supérieure», il est demandé à l'initié, en phase de transmutation à son insu, de se soumettre encore en attendant la contre-Révélation promise : «Accepte que ta connaissance ne soit rien devant ton inconnaissance et incline-toi devant le mystère insondable».

Le lecteur a bien lu. Il est demandé à l'initié de «s'incliner» – attitude de vénération religieuse – devant le mystère insondable… C'est-à-dire devant un être «*Sicut deus*». Le mystère dont il est question n'étant pas une simple énigme mais comme le définit le Larousse dans son premier sens : «Ensemble de doctrines ou de pratiques que doivent seuls connaître les initiés». Le mot grec *mustès* signifiant justement «initié».

Or, le premier commandement est bien : «Tu adoreras Dieu seul et tu l'aimeras plus que tout», tout autre «Mystère» ou Principe du monde, étant nécessairement de ce fait, païen, voire Lucifèrien. Ce qui est l'aboutissement nécessaire de l'égout collecteur de toutes les hérésies qu'est le modernisme.

Dans son entreprise d'anéantir tout rapport de l'homme avec Dieu, l'abbé Celier ne craint pas d'affirmer que «La philosophie est le sommet de l'activité de l'homme laissé à ses propres forces» et qu'il ne dépend que de la «libre volonté» de l'homme que «le Principe du monde» se révèle «à lui sans mélange ni intermédiaire» (*DM*, p. 285).

A l'égard de cette «révélation supérieure» et de ce Principe du monde, de ce mystère insondable devant lequel l'initié doit s'incliner, de cette «analogie» du «*Sicut deus*», dans «*Ils l'ont découronné*», Mgr Lefebvre rappelle avec force l'angoisse qui étreint saint Pie X dans son encyclique inaugurale *E supremi apostolatus* du 4 octobre 1903, dans laquelle «il exprime sa crainte que le temps d'apostasie où l'Eglise entrait ne fût le temps de l'Anti-Christ, contrefaçon du Christ, usurpateur du Christ» : - «Si grande est l'audace et si grande est la rage avec lesquelles on se rue partout à l'attaque de la religion, on bat en brèche les dogmes de la foi, on tend d'un effort obstiné à anéantir tout rapport de l'homme avec la Divinité ! En revanche, et c'est là, au dire du même Apôtre, le caractère propre de l'Antéchrist, l'homme, avec une témérité sans nom, a usurpé la place du Créateur en s'élevant au dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu» (*Ils l'ont découronné*, p. 152 et 153).

Conclusion : dans ce septième jour de ténèbres, répondant à la question «De quoi parle vraiment la philosophie ?», l'abbé Celier, après avoir mis l'initié dans l'attente des lumières d'une contre-Révélation – à proprement parler luciférienne – appelée à le tirer de sa prison, l'a conduit aux portes du Mystère insondable de l'illuminisme devant lequel il lui demande désormais de s'incliner dévotement comme devant une divinité.

HUITEME JOUR : FRUIT – LE MARTYRE DES FILS DE LA LUMIÈRE, LE SECRET DE LA SAGESSE

Le huitième grade initiatique du «Dieu mortel» de l'abbé Celier s'obtient, sur la route de la gare de départ, à partir de la question : «Que faut-il dire aux hommes ?» (*DM*, p. 289 à 298).

Dans sa huitième journée, dont le titre se confond avec la question initiatique notre abbé, tel un renard s'adressant aux oreilles des lapins de Mirabeau, y répond en disant comment il convient d'enseigner aux hommes le contre-Evangile des initiés :

- «Ce que je t'ai proposé, dit-il, n'était pas un cours complet de philosophie. Nous avons simplement tenté de baliser ensemble, très modestement, un «itinéraire» jusqu'à la découverte de l'esprit philosophique» (*DM*, p. 290).

Car c'est bien un «esprit» et non un savoir que l'initiation de l'abbé entend instiller dans l'esprit de sa victime. Et le renard initiatique précise bien pour appâter le naïf : «Vois-tu, la philosophie ne peut s'enseigner comme on enseigne les mathématiques, la physique ou l'histoire, parce que c'est essentiellement une aventure spirituelle, une ouverture aux réalités qui dépassent l'homme». Et, cette «ouverture», l'initiation des sept premiers jours a surabondamment prouvé qu'elle ne saurait venir de la religion, de la révélation chrétienne de Dieu ; qu'elle doit au contraire venir de la contre-Révélation de son principe inverse : du Principe du monde, du Prince de ce monde, de ce que saint Pie X dénonce avec angoisse comme le signe du «temps d'apostasie où l'Eglise rentrait» et «de l'Anti-Christ».

Mais pour cela, il faut plus de sept jours et l'octave du huitième jour est destiné à préparer la suite, notamment la constitution d'une cellule sectaire à l'intérieur de la Fraternité, procédé qui a si bien réussi dans la Rome éternelle et à Vatican II.

Sur la route de la gare, l'abbé Grégoire prévient son initié qu'il ne saurait en rester là. «L'apprentissage de la philosophie doit se faire par un enseignement prolongé et par des lectures nombreuses» qui méritent «le même effort», la «même persévérance» et les «mêmes sacrifices» «que les mathématiques[1] où la physique». En contrepartie, la récompense promise dont témoigne Georges avec enthousiasme : «Ainsi, montant de degré en degré, je mettais en œuvre cette intelligence progressive, cette pénétration toujours plus vive de ce principe». Il n'y a donc que des gagnants, aucun risque de recul comme dans le Christianisme. «C'est le début d'une aventure qui ne touche plus seulement l'intelligence mais l'homme tout entier». «En acceptant de rechercher la vérité l'homme se transforme lui-même et atteint déjà une partie de cette vérité qu'il recherche» (*DM*, p. 292).

Le but de l'initiation de la contre-Révélation est, en effet, essentiellement de transformer sa victime en révolté. Et après avoir fait le panégyrique du Principe insondable devant lequel il faut s'incliner dévotement, il en vient soudain au

[1] *DM*, p. 291. Le lecteur notera que l'abbé Grégoire vient de dire, une page plus tôt que «la philosophie ne peut s'enseigner comme on enseigne les mathématiques». Mais la contradiction est un avantage pour l'initiation qui joue des contradictions pour faire progresser la contre-Révélation, ici pour inciter le naïf à poursuivre son initiation

revers de la médaille à partir d'une transition de rupture «alchimique» sulfureuse bien en rapport avec le processus initiatique et aux antipodes de la philosophie de saint Thomas que Georges disait tant affectionner.

«Je dirais que la philosophie est à comparer au sens réel de l'alchimie. L'alchimie poursuit matériellement des recherches pour transmuter un vil métal en or précieux. La réalité symbolique sous-jacente consiste dans la transformation de l'alchimiste, qui doit passer graduellement de la médiocrité à la sagesse. (…) Le philosophe est cet alchimiste qui se lance dans une quête spirituelle (…) et qui par là même devient un autre homme» (*DM*, p. 293).

Ce prétendu vil métal, c'est le chrétien faisant confiance à *Fideliter* et se trouvant à son insu la proie de l'abbé Grégoire dont l'initiation a pour but, au contraire de transformer le métal précieux du croyant en vil métal de l'athée, voire de l'adepte des Mystères sataniques.

Et l'abbé Grégoire en vient rapidement au revers de la révolte spirituelle. Il précise qu'en devenant un autre homme – l'homme nouveau de la contre-Révélation – le philosophe, selon lui, «se dépouillant progressivement de ses petitesses, de ses préjugés absurdes» – c'est-à-dire de la morale et des dogmes chrétiens –, ainsi «s'ouvrir à l'être et mener une vie pleinement humaine, selon toutes les exigences de la raison» (*DM*, p. 293).

L'initié étant déjà bien en main, bien endormi, l'abbé Grégoire ne craint pas alors de lui avouer que : - «Cette quête peut mener l'homme dans une direction différente de celle qu'il imaginait au départ».

C'est que la philosophie «est essentiellement dérangeante. Elle ne laisse pas dormir en paix. Elle arrache les masques, détruit les faux-semblants, ruine les alibis de vertu, annihile les réputations usurpées, perce les baudruches…» (*DM*, p. 293).

Ici, l'abbé Grégoire, tel son ancêtre a justement jeté le masque. Ce n'est plus de la sagesse qu'il parle mais d'une arme de guerre contre «la superstition» et l'on retrouve cachée sous le masque de la vertu philosophique, la fameuse ironie socratique et voltairienne ne visant qu'à «écraser l'infâme», c'est à dire l'Eglise. Et, pour justifier que «la philosophie dérange», notre bon apôtre se réclame justement de la «torpille» du plus laid des philosophes qu'il a assigné comme maître à son initié, à la place du Christ : «En ce sens, Socrate restera, sinon le premier en date des philosophes, du moins leur modèle». Celui que, dit-il, la philosophie, a conduit à la mort, en raison de la jalousie, de la haine, de la rancœur qu'il a suscitées par son attitude vis-à-vis des fausses grandeurs de ce monde». Alors qu'en réalité c'est bien en tant qu'athée se moquant du sacré et corrupteur de la jeunesse, comme l'abbé Grégoire de la Révolution, qu'il a été condamné.

«La vie et la mort de Socrate sont comme l'histoire symbolique des rapports difficiles que le philosophe entretien avec les autres hommes, sauf s'il est protégé par l'immunité littéraire» (*DM*, p. 294), pose-t-il, précisant ainsi la doctrine de son contre-Evangile philosophique révélé au XVIIIe siècle.

Il ne reste plus alors à l'auteur du *Dieu mortel*, ayant pris pour modèle Socrate, qu'à demander à son initié d'être prêt à mourir à l'image de son idole, à devenir martyr de sa «sagesse».

A ce sujet, se réclamant toujours de Zarathoustra l'abbé proclame les nouveaux commandements de haine devant se substituer aux commandements d'amour chrétien :

- «L'homme de la connaissance ne doit pas seulement aimer ses ennemis, mais il doit aussi pouvoir haïr ses amis. On paie mal un maître si l'on reste toujours son élève. Et pourquoi donc à ma couronne ne voulez-vous rien arracher ?» (*DM*, p. 295).

L'application de commandement de la haine de ses amis, du rejet de son maître et du découronnement… au cas de l'abbé Celier, trahissant la Fraternité, Mgr Lefèvre et son sacerdoce est ici transparente.

Après cet appel à la trahison suprême, il ne reste plus à l'abbé Grégoire Celier qu'à conclure sur ce secret innommable mais désormais transparent : «Ce qu'il faut dire aux hommes, c'est que la véritable sagesse tient dans un secret très simple, qu'aucune étude ne peut révéler à celui qui vit superficiellement, mais que tous peuvent découvrir, même sans étude…»

«Comment conclurons-nous ces études ? Quel sera le mot de la fin ?» :

- Ce ne seront pas les paroles d'un homme, qui sont vaines et futiles, dit Georges. Ce seront les paroles de celui qui connaît le secret de la sagesse».

Et, dans un dernier ricanement, trompant une dernière fois le naïf, l'abbé Grégoire Celier fait un dernier «pied-de-nez» à son sacerdoce en proclamant au départ du train de l'initié qu'il reverra bientôt pour constituer sa cellule sectaire : «Adieu dit le renard, Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux».

L'initié lui, le vrai, sait que ce renard n'est pas celui du *Petit prince* de Saint Exupéry, mais le célèbre Renard d'Archiloque des philosophies, du grand Prince mystificateur de ce monde, de celui qui connaît le secret de la sagesse, Archiloque qui sait le cacher aux yeux du profane !

Or, derrière cet appareil de séduction et de tromperie, prétendant nous apprendre ce qu'il faut dire aux hommes, il est clair que se trouvent ces «Aveugles et conducteurs d'aveugles, dénoncés par saint Pie X, qui enflés d'une science orgueilleuse, en sont venus à pervertir l'éternelle notion de vérité» (*PDG*, p. 17) pour les mener à leur perte ; ces hommes se présentant comme des savants ou des sages voyant dans l'au-delà, dont saint Augustin disait :

«Méfiez-vous de ces hommes faisant de vaines prophéties car il y a fort à parier qu'ils aient fait un pacte avec le diable pour obscurcir les esprits et les enchaîner aux liens de l'Enfer» ; de ces hommes perfides, enfin, décrits dans *Pascendi Dominici Gregis* en ces termes :

- Après cela, il n'y a pas lieu de s'étonner, si les modernistes poursuivent de toute leur malveillance, de toute leur acrimonie, les catholiques qui luttent vigoureusement pour l'Eglise. Il n'est sorte d'injures qu'ils ne vomissent contre eux. Celle d'ignorance et d'entêtement est la préférée». «Les jeunes, étourdis et troublés (…) finissent (…) sous l'aiguillon in-

térieur de la curiosité et de l'orgueil, par céder au courant et se jeter dans le modernisme» (*PDG*, p. 54). Et, ici, cent ans plus tard, il s'agit purement et simplement d'entrer dans la Secte.

Et ces gens perfides qui «empoisonnent la vie chrétienne» (*PDG*, p. 59), saint Pie X disait qu'il fallait sans faiblesse les chasser de leurs chaires de perversion de la jeunesse, des fidèles et du clergé. Qu'attend la Direction de la Fraternité ? Qu'il soit trop tard ?

Conclusion : dans ce huitième jour de ténèbres, répondant à la question «Que faut-il dire aux hommes ?», l'abbé Celier, après avoir conduit l'initié aux portes du Mystère insondable de l'illuminisme devant lequel il lui a demandé de s'incliner dévotement comme devant une divinité, il lui demande de haïr ses amis d'antan, de trahir ses maîtres d'alors et, par delà le bien et le mal, d'ameuter les hommes pour répandre enfin le secret de la «sagesse» des Fils de la lumière sous le masque ténébreux d'Archiloque : le crime contre l'esprit pour lequel il n'y aura pas de rémission.

Car, personne ne peut désormais en douter, le grand secret de la sagesse promise par l'abbé Celier c'est le crime contre l'esprit !

Tel est l'enseignement du Dieu mortel dont le parcourt initiatique conduit, d'abord, à la mort de Dieu, puis à la révolte contre l'Eglise et contre le Christ qui a aboli les cultes païens et l'ancienne alliance.

Il appartient donc, maintenant, à ceux qui se déclarent disciples de saint Pie X, de Mgr Lefebvre et du Christ, d'être conséquents et d'en tirer les conclusions de salut public qui s'imposent.

L'UNION ADULTÉRINE DE L'EGLISE ET DE LA RÉVOLUTION.

Depuis 1907, le modernisme a triomphé et pris le pourvoir dans l'Eglise avec Vatican II. Mais le modernisme n'était qu'un moyen, une étape. Et depuis les choses ont bien avancé.

Saint Pie X discernait trois étapes dont la dernière était l'athéisme. Mais nous en sommes déjà manifestement à la quatrième, luciférienne : celle du temps de «l'abomination de l'abomination de la désolation dans le lieu Saint», opportunément rappelée au dernier dimanche après la Pentecôte. «Et si, tel l'abbé Celier battant la campagne pour révéler le grand secret», on vous dit «Le Messie est ici» ou bien «Il est là», ne le croyez pas»…

Mgr Lefebvre avait justement révélé le grand secret de la secte : «une révolution en tiare et en chape, marchant avec la croix et la bannière» (*Ils l'ont découronné*, op. cité, p. 48, soit l'union alchimique de la révolution et de la croix conduisant, dit-il à «La subversion de l'Eglise opérée par le concile» (idem, p. 157 à 162).

Après Vatican II, le fondateur de la Fraternité n'a cessé de tempêter contre l'union adultérine de l'Eglise et de la Révolution[1]. Même si la formule a semblé nouvelle, elle n'en était pas moins que la suite de saint Pie X avertissant : «Ils ne craignent pas de faire entre l'Evangile et la Révolution des rapprochements blasphématoires» (*PDG*, p. 123). Entre temps, de l'amalgame alchimique de l'Evangile et de la Révolution, on était donc simplement passé, en soixante ans, à celui de l'Eglise et de la Révolution.

A l'évidence, c'est dans cette continuité implacable qu'il faut situer, l'avatar du livre édité par la Fraternité saint Pie X, «Le dieu mortel», nouveau rapprochement blasphématoire cette fois-ci entre le sacerdoce et la «sagesse», entre la croix et la rose alchimique.

La Fraternité et le sacerdoce ont-ils les moyens et surtout la volonté de triompher, là où saint Pie X et le Saint-Siège ont échoué, puisque nous en sommes là !

LA ROSE-CROIX DU «DIEU MORTEL»

Sans connaissance de l'ennemi, comment espérer vaincre ? Et c'est à cette connaissance intime du *modus operandi* subtil de l'ennemi que nous ont invité Pie X et Mgr Lefebvre. Ceci hélas sans succès jusqu'à présent, puisqu'un siècle plus tard, après l'effondrement consécutif à Vatican II, la Fraternité n'a toujours pas compris comment elle était prise en tenaille entre les deux pinces du modernisme : l'action officielle externe du Vatican et l'action initiatique secrète de la cellule sectaire interne dont «Le dieu mortel» n'est que la partie visible.

Si elle ne veut pas subir le sort du Saint Siège, si elle n'a pas renoncé à survivre, la Fraternité n'a plus le choix, elle doit enfin comprendre le «grand secret» de la «sagesse» mise en œuvre par l'alchimie rosicrucienne et dont «Le dieu mortel» n'est qu'un de ses bréviaires empoisonnés[2].

Or, la révélation de la recette alchimique rosicrucienne du Dieu mortel apparaît comme une ultime occasion pour la Fraternité de comprendre, de l'intérieur, le mode opératoire de la secte dénoncée par les derniers papes, et donc de pouvoir y faire face.

L'inestimable apport de ce livre, sa véritable Révélation – pour autant que ceux qui ont des oreilles et des yeux acceptent enfin de savoir entendre et voir – est de rendre visible, compréhensible et manifeste, l'extrême pénétration du mal à l'intérieur même de la FSSPX – l'arche sacerdotale ultime, selon l'expression de son fondateur –, son arrogance sans borne et ses mécanismes intimes de perversion des âmes, du Sacerdoce et, tout spécialement, des jeunes dont dépend l'avenir de cette institution.

---

[1] Note de *Virgo-Maria.org* : La formule est en soit fort offensante pour l'ecclésiologie, mais nous voulons croire que l'évêque voulait y voir la suite que donne Saint Pie X.

[2] A ce sujet, il est aisé de comprendre désormais que pour créer sa cellule sectaire au sein de la Fraternité, il y a treize ans, l'abbé Celier n'a pas eu besoin d'inventer un Guide initiatique dont la recette éculée relève de l'antique alchimie d'Archiloque. Il n'est donc pas totalement menteur, cet abbé, lorsqu'il se défend d'être le véritable auteur du «Dieu mortel», mais simplement «le rédacteur» qui, dit-il «S'il avait parlé lui-même»… Il révèle ainsi la source initiatique de ce livre et le fait que lui-même n'est qu'un maillon de la chaîne à laquelle il cherche à entraîner d'autres victimes de la fausse sagesse d'Archiloque.

Mais pour cela il faut qu'elle ait l'intelligence et la volonté d'opposer à la «sagesse» alchimique dont l'abbé Celier est devenu le dévot à son insu, celle qu'invoque saint Paul dans l'Epître du dernier dimanche après la Pentecôte : «Frères, nous ne cessons pas de prier pour vous, de demander que vous ayez en plénitude la connaissance de la volonté de Dieu, en toute sagesse et intelligence spirituelle ; (…) rendant grâce avec joie au Père ; lui qui nous a arraché à la puissance des ténèbres et nous a fait passer dans le Royaume de son Fils bien aimé».

L'inestimable apport du Dieu mortel est de prouver que la volonté déicide et sectaire est à l'œuvre chez nous ; qu'elle n'est pas que pour les autres, en des lieux lointains dont nous serions protégés comme par miracle ; que cette volonté déicide est enracinée au cœur de la Fraternité, telle un poison mortel démoralisant le sacerdoce et les fidèles, à l'insu de tous.

L'inestimable apport de ce bréviaire de la haine de la sagesse chrétienne et du sacerdoce est de mettre en pleine lumière le fruit d'Apostasie en chaîne résultant de l'union adultérine d'un prêtre de la FSSPX et de la contre-Révélation luciférienne héritière de l'antique révolte des Mystères païens.

Il est de dévoiler le secret de ce Mystère alchimique confondant l'intelligence des meilleurs en amalgamant le meilleur et le pire, au service du pire, sous le signe de la croix et de la rose : de la rose-croix[1]. Cette Croix qui est la marque du Christ, comme la Rose est le signe de ralliement reconnu comme par toutes les légions des Portes de l'Enfer. *The Doors !*

En 1907, Saint Pie X a solennellement prévenu qu'il doit parler sans délai car «les artisans d'erreurs, il n'y a pas à les chercher aujourd'hui parmi les ennemis déclarés. Ils se cachent et c'est un sujet d'appréhension et d'angoisse très vives, dans le sein même et au cœur de l'Eglise, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils le sont moins ouvertement».

Un siècle plus tard, l'urgence d'agir est devenu une question de vie ou de mort pour le «petit reste» des survivants spirituels.

La FSSPX aura-t-elle l'intelligence de comprendre que «Le dieu mortel», c'est, à terme, avec la mort de Dieu, sa mort elle-même ? Celle-ci aura-t-elle la volonté de défendre l'arche du Sacerdoce qu'elle incarne ? Celle-ci aura-t-elle, enfin, le courage de suivre saint Pie X et chasser de son sein ceux qui empoisonnent le Christianisme et enchaînent les Chrétiens aux liens de l'enfer ?

Tels sont les trois questions de survie qui exigent désormais une réponse urgente de la FSSPX. Au vu de la terrible révélation du «Dieu mortel», le fait que les Fils de lumière sont plus habiles que les Fils de ténèbres ne saurait plus désormais l'en dispenser.

Avec la nécessité de rompre l'union adultérine entre la Rose et la Croix, c'est la mort de cette institution qui se joue.

Le Cercle d'Athènes,
en ce dernier dimanche après la Pentecôte.

[1] Christian Rosenkreutz ou Christian Rose-Croix («le Chrétien à la Rose et à la Croix») est présenté comme le fondateur mythique de la Rose-Croix, mais ce n'est qu'un jeu de mots alchimique destiné à tromper le profane émerveillé, le terme «Rose-Croix» désignant, dans le langage des initiés, un prétendu état de perfection spirituelle et morale, à la mode de l'abbé Grégoire.